



Bibliothèque Félix Houphouët-Boigny de l'Académie des sciences d'outre-mer

Catalogue des recensions

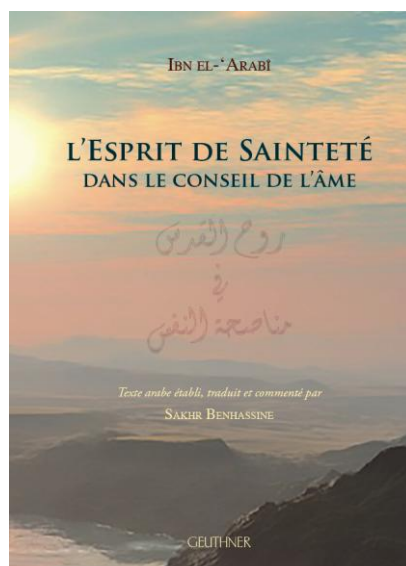


CaRASOM | Le Catalogue des Recensions de l'Académie des sciences d'outre-mer

recensions du mois

L'esprit de Sainteté dans le Conseil de l'Âme

Auteur	Ibn el-'Arabî
Editeur	Geuthner
Traducteur	Sakhr Benhassine
Date	2018
Pages	circa 700 p.
Sujets	Spiritualité Religion Soufisme
Cote	62. 638



Recension rédigée par : Monsieur Christian Lochon

Attaché Culturel de France au Maghreb et au Machrek

Conseiller du Président de l'Institut du Monde Arabe, Directeur des études du Centre des Hautes Etudes Afro-asiatiques modernes (alors rattaché à Sciences-Po Paris), Chargé de cours à l'Institut Catholique de Lille et à Paris IV, Professeur à l'Institut Al-Ghazali de formation des Imams à la Grande Mosquée de Paris.

L'ouvrage de M. Sakhr Benhassine contient en fait trois œuvres : une autobiographie spirituelle intitulée *De l'Ami à l'Âme*, de 164 pages, qui dévoile l'influence qu'il reçut d'Ibn el-'Arabî (Murcie 1165-Damas 1240), lequel Grand Maître déstabilise son disciple en le renvoyant à des études sur lui-même, d'où le titre « de l'Ami à l'Âme ». Suit la traduction critique et annotée de « L'Épître de l'Esprit de Sainteté dans le Conseil de l'Âme », en 189 pages. Et enfin la version arabe, établie par M. Benhassine sur la base de cinq manuscrits, dont un contemporain de l'auteur, et dument commentée en 352 pages.

Cette épître fut adressée à 'Abdelazîz El-Mehdaoui, Soufi reconnu et grand notable tunisois, maître et ami d'Ibn el-'Arabî. Ce dernier lui écrit en toute franchise, et en gage de sa grande estime pour lui, sur lui-même et ses démêlés avec sa propre âme, sur les maîtres qu'il avait fréquentés, et lui cite moult anecdotes édifiantes auxquelles il avait assisté. Et ainsi, avons-nous une image très précieuse des milieux cosmopolites andalou et maghrébin du XII^e siècle et une description des intellectuels, juristes et soufis arabes ou berbères qui peuplaient l'immense espace de la méditerranée musulmane. Cette épître voit le jour en 1203 à La Mecque, trois ans après que son auteur ait quitté définitivement son Andalousie natale. Pour le traducteur, l'auteur y manifeste désormais « de manière magistrale le redressement global nécessaire à toute démarche spirituelle ».

M. Benhassine, Algérien vivant en France, chimiste de formation, ayant décidé d'entreprendre de sérieuses études religieuses, et notamment, dans le milieu soufi tant au Maghreb qu'au Machrek, plaide pour la refonte harmonieuse de l'esprit religieux et de l'entendement philosophique. « Il serait salutaire, suggère-t-il, aux dogmatiques en pays d'islam de se remettre en question » (p. LXXI). Pour ce faire, il faut « être conscient de son ignorance ; c'est la sagesse suprême » (p. CXXXV). La bonne méthode pour y réussir, c'est de « cesser d'être proie ou prédateur, de surveiller son cœur, de le garder à l'abri de toute illusion » (p. XVII), « de dissiper cette chimère tricéphale : socio-politico-économique » (p. XX), car, écrit-il, « les gens de notre époque s'identifient par trop à leur rôles sociaux » (p. LIII). Il regrette de voir « à quel point l'islam a décliné dans les cœurs et les mœurs » (p. CXXI) et que « les religieux ne sont intéressés que par leurs propres intérêts, qu'ils n'ont aucun désir de s'unir à la volonté d'Allah » (p. CXXIV). Déconstruisant l'opposition entre philosophie et religion, il écrit « elles devraient être perçues comme complémentaires » (p. XI) étant entendu que « la religion donne accès aux autres mondes tandis que la philosophie aide à voir les choses telles qu'elles sont » (p. XIV). Pour M. Benhassine, le monde participe de la lutte entre le bien et le mal : « La lutte entre bien et mal revient toujours sous des aspects différents. . . À l'exception de l'Être transcendant, tout ce qui existe est engendré, et ne perdure que, par le fait de paires d'opposés » (p. XII et XIII).

D'autre part, M. Benhassine, (p. LXXIII), et en véritable soufi, est convaincu de la factualité, de la réalité, voire de l'actualité du verset dans lequel Allah dit : « Appelez-Moi, et Je vous répondrai ! » XL 60. Mais aussi du fait que « la prière soit l'ascension céleste du fidèle » (p. CXVII). Il désapprouve que « le soufisme soit combattu à mort par un islam ténébreux, et qui se prétend rigoriste » (p. CXI). Il rapporte des expériences inspirées vécues par lui-même : « Le Souffle divin, écrit-il, est une réalité tangible ; j'ai goûté à ce savoir lors d'une vision. J'avais 15 ans à peine lorsque je m'étais vu dans un long rêve debout parmi les humains de tous les temps et de tous les lieux... à ma droite se tenait 'Omar Ibn el-Khattâb... Puis Mohamed est apparu sur un tertre devant nous... » (p. LXIV). Un autre rêve lui fait voir Ibn Taymiyya (mort en 1328), lors même de l'évolution de son travail dont il s'agit là, «... et qui fut à un moment soufi » (p. CLIV). Ouvert aux civilisations du monde, M. Benhassine cite Zoroastre et l'Avesta (p. XXXVII), la Bhagavad Gîta (p. LXXIII et LXXXV...), l'hindouisme (p. XC), Diogène le Cynique (p. XLIV), le taoïsme chinois ou coréen, le Feng Shui... (p. LX). Mais aussi le judaïsme ou le christianisme (p. CXXXIX et CXLI et II) en constatant que « Les sages partagent les savoirs par-delà les religions, les cultures, les contrées, les époques. Car « la sagesse réelle ne saurait être l'apanage de telle ou telle culture » (p. LXXVIII).

Reconnu comme le plus grand spiritualiste et métaphysicien inspiré dans le monde musulman ; le *Doctor Maximus*, Ibn el-'Arabî l'Andalou ouvrit grand l'accès à la connaissance de l'invisible, de l'Indivisible, qui relativise toutes les contraintes spatio-temporelles. Né dans un espace polyculturel, il connaît bien le christianisme, et le prend en charge ; et pour cause « Jésus fut son premier maître ». Quant à l'Esprit de Sainteté, pour M. Benhassine, il n'est autre que l'archange Gabriel. Il écrit « Gabriel est en réalité l'Esprit de Sainteté » (p. CXLI) qui se tint aux côtés de Jésus comme de Mohamed. Qui en réalité se tient aux côtés de

tout chercheur de Réalité. « Le propos de l'Épître, dit Ibn el-'Arabî, est la restauration de l'orthodoxie et de l'orthopraxie, c'est-à-dire du strict respect de la Loi en toute vigilance et sobriété » (p. 56). Parmi les multiples sujets abordés, Ibn el-'Arabî traite les docteurs, entre autres dogmatistes de la religion, *fuqaha*, et non sans humour, de « *fuqaha* ignares qui s'adonnent à leurs propres désirs charnels qu'ils poursuivent ici-bas et projettent dans l'au-delà » (p. 162). Et dans le même esprit, il écrit : « Les juristes ont toujours été face aux initiés tels des pharaons face aux prophètes ! » (p. 164).

Dans cette autobiographie Ibn el-'Arabî décrit les cérémonies des soufis auxquelles il avait accoutumé d'assister ; comme le *samâ'* ; chants et danses extatiques. Il le critique et le dénonce sans appel, car les soufis qui le pratiquent « croient parvenir ainsi à la proximité divine, alors qu'en fait ils s'en éloignent ! » (p. 35). Dans un élan d'autocritique sans concession, il met en garde contre tout excès d'effusions trompeuses et auto satisfaisantes : « Nous-nous prenons pour des inspirés alors que nous sommes dominés par les passions ! » (p. 148).

Il existe une hiérarchie dans le monde soufi ; *walîs* (amis d'Allâh), *qutb* (pôle), Imâm du Temps, etc. (p. 53 et 54). Ces gens demeurent souvent inconnus et n'apparaissent que sous les formes les plus humbles. Ainsi en est-il des Melemyya, de *melêm* « blâme ». Mais Ibn el-'Arabî, lui, les reconnaissait tous (p. 80). C'est, entre autres, pour ces raisons qu'il décida de quitter définitivement son Andalousie natale, qu'il savait menacée de disparition, et alla transmettre en Orient la richesse spirituelle de l'Occident musulman cosmopolite et multiculturel dont il était dépositaire.

Et effectivement, l'Andalousie musulmane disparut. Après que l'islam eût commencé, déjà à l'époque d'Ibn el-'Arabî, à quitter la péninsule ibérique pour en disparaître après la chute de Grenade en janvier 1492. Et désormais la transmission d'Ibn el-'Arabî avait bien eu lieu ; son legs était bel et bien arrivé à destination, et à maturité. En témoignent la multitude d'écoles soufies orientales, sans mentionner celles occidentales, qui prirent résolument fait et cause pour le Cheikh el-Akbar, le plus Grand des Maîtres.

À titre d'exemple, et parmi tant d'autres, nous trouvons l'une des plus illustres figures mondiales du XIX^e siècle, l'Émir Abdelkader l'Algérien, grand guide de la confrérie Qâdiriyya d'Algérie, finit par s'installer à Damas pour y vivre les dernières années de sa vie si riche en exploits et en enseignements. Il y inculqua la doctrine akbarienne, celle du Cheikh el-Akbar Ibn el-'Arabî, en toute autorité et de manière magistrale, comme en témoigne son *Kitâb el-Mawâqif*. Désormais, la tombe de l'Émir jouxte celle d'Ibn el-'Arabî dans son mausolée à Salihyyé sur le flanc de Jabal Qassioun, surplombant Damas. Rappelons que l'Émir fut celui qui publia, courageusement, la première édition des *Futuhât Al-Mekkiyya*, l'*Opus Magnum*, l'œuvre magistrale du Cheikh el-Akbar, ô combien décriée par les Salafistes, et dont les enseignements sont sans conteste orthodoxes et d'une spiritualité exceptionnelle.

Notons que dans l'émission dominicale du 10 mars 2019 sur France Culture « Les Chrétiens d'Orient », qu'anime Sébastien de Courtois, M. Sakhr Benhassine, en bon musulman d'Occident, nous donnait cette précieuse clé de l'enseignement d'Ibn el-'Arabî : « Regarder les choses telles qu'elles sont ; c'est-à-dire en se défaisant des prismes qui déforment la réalité ! ».